

POUR OU CONTRE

« *Rose
Blanche* »,
d'après
une idée
et avec
des aquarelles
de Roberto
Innocenti,
texte
de Christophe
Gallaz,
aux éditions
Script,
Neuchâtel,
1985.

Mai 1985. Quarante ans déjà. Partout, en Europe et ailleurs, on se souvient. On polémique sur la présence du président des Etats-Unis dans un cimetière de SS. On entend des déportés témoigner et exprimer leur angoisse grandissante devant la méconnaissance ou l'oubli de ce qu'ils ont vécu. On peut s'interroger en effet : les enfants, ceux d'aujourd'hui, que connaissent-ils de la Seconde Guerre mondiale ? Qu'évoquent pour eux les noms d'Hitler ou de Churchill, les mots résistance, débarquement, ligne de démarcation ? Et ceux-là, plus lourds encore : rafle, nazisme, kapos, camps de concentration, solution finale, convois de la mort ?

Et voici que nous vient de Suisse l'album de Roberto Innocenti et Christophe Gallaz, *Rose Blanche*.

C'est l'histoire de Rose Blanche donc, petite fille allemande qui, au milieu d'un va-et-vient incessant de tanks et de camions militaires, essaie de comprendre ce qui se passe. Elle découvrira un camp de concentration près de la ville où elle habite et tout l'hiver ira porter quelques tartines aux enfants juifs derrière les barbelés. Quand d'autres soldats (russes) viendront libérer le camp, Rose Blanche mourra d'une balle perdue. Et la dernière image nous montre, l'année suivante, les fleurs et le printemps triomphant des barbelés (symbole !).

Ce qui me heurte dans ce livre, ce n'est pas qu'il nous parle du nazisme ou des camps. Il n'y a pas de sujets tabous. Les enfants ont le droit de savoir. Je dirais même, au risque de passer pour une moraliste ringarde, nous avons le devoir de leur dire que le nazisme a existé, que des millions de gens ont été maltraités, déportés, exterminés, que c'est impossible à croire, que c'est insoutenable et scandaleux, mais que cela a été.

C'est justement pour cela qu'il ne faut pas leur dire n'importe quoi. Ni n'importe comment.

On me dira que les intentions des auteurs sont pures. Sûrement, et alors ? Que la démarche est originale. L'est-elle réellement ? Raconter le nazisme vu du côté allemand, d'autres l'ont fait, avec bonheur d'ailleurs (voir *Mon enfance en Allemagne nazie*, de Ilse Koehn, ou *Mon ami Frédéric*, de Hans Peter Richter). Mais ces romans s'adressent aux plus âgés des lecteurs. Ici, c'est un album et, outre qu'il s'adresse aux enfants plus jeunes, il donne à voir, en images, l'indicible, l'horreur, ce qui nous hante et nous fait peur à nous, adultes. Oui, c'est courageux et difficile. Mais, pour réussir cette entreprise, il faut être exigeant sur la qualité et l'exactitude de l'information qu'on donne, et qui passe à travers ces images très esthétisantes, très léchées.

Ce sujet ne supporte pas l'à-peu-près. Or l'information que l'enfant

trouve dans *Rose Blanche* oscille entre l'à-peu-près et le n'importe quoi.

D'abord, elle est parfois carrément fautive :

- non, dans la plupart des cas, les enfants juifs n'entraient pas dans les camps, ils étaient gazés immédiatement ;
- non, dans la plupart des cas, les Juifs ne portaient pas l'étoile jaune dans les camps, mais un triangle jaune ;
- non, les petites filles allemandes *ne pouvaient pas* apporter des tartines beurrées aux enfants déportés.

Ensuite, cette information n'est pas compréhensible. Par exemple, nous savons que les soldats qui arrivent à la fin sont russes parce qu'ils portent une étoile rouge, mais à partir de quel âge sait-on cela ? Cela me rappelle l'histoire (vraie) de ce petit garçon qui, après deux heures du film « Le jour le plus long » et voyant les premiers Américains courir sur une plage normande, s'écria : « *C'est les Allemands, dis, maman ?* ».

Enfin, le message de fond est, à mon sens, douteux : la guerre, et le nazisme, c'est un univers où les enfants sont les victimes (le petit garçon qui s'enfuit du camion, les enfants du camp), où les adultes sont soit criminels soit complices, et où, heureusement, d'autres enfants sont là pour racheter tout ça... mais ils le paient de leur vie.

Ce n'est pas de cette manière que j'ai envie d'expliquer à mes enfants le nazisme.

Au fait, « *Rose Blanche* », vous avez compris l'allusion, n'est-ce pas ? « *Rose Blanche* », « *Die weisse Rose* », c'était le nom d'un mouvement de jeunes résistants allemands en 1942. Non, tous les Allemands n'étaient pas des nazis. Et si on commençait par là ?

Nic Van de Wiele

***L'album
« du souvenir »,
au-delà d'une
incontestable
portée
graphique,
ne met pas
tout le monde
d'accord.***

***Nic
Van de Wiele
accuse,
Beatrice
Tanaka
plaide.
Atim
donne son avis.***

Réflexions d'un garçon de 11 ans sur *Rose Blanche* :

Ça se passe trop vite, ça raconte pas l'Histoire, ça raconte juste la petite fille. On sait pas ce qui se passe dans le camp de concentration et on sait pas non plus ce qui se passe dans la ville, les soldats, la guerre... Il faut tout savoir déjà avant. Tu vois, par exemple, je sais que c'est les Russes qui arrivent parce que j'ai fait de l'Histoire, mais un petit de 6 ans, il ne comprendra rien... Si c'est un livre d'Histoire, il est nul.

L'illustration explique bien le texte : par exemple pour le bourgmestre, on voit tout de suite ce que c'est ; c'est bien dessiné, alors on comprend bien. C'est pas comme les gribouillis de certains dessinateurs.

Atim

POUR OU CONTRE

*« On se
préoccupe
davantage
de protéger
les enfants
contre l'écho
du mal
que contre
le mal
lui-même »,
disait
Erich Kästner.*

J'avais déjà entendu parler de Rose Blanche. Je l'ai reconnue de suite, comme si je la connaissais depuis toujours. Et peut-être se connaissait-on vraiment : nous avons à peu près le même âge, sauf qu'elle ne vieillira jamais. Elle restera toujours enfant. Un regard questionnant un monde d'horreur impalpable, quotidienne. Une voix de silence (la « petite voix » selon Gandhi, la « voix-tocsin » de Maïakovski), chuchotant, têtue, insistante :

« Pourquoi ? »

Album inquiétant, étonnant dans le plein sens du terme : des images pétrifiées, pétrifiantes, admirables de vérité et de pudeur. Sans aucune violence visible, mais comme recouvertes d'un film glauque, tel l'oiseau mi-vivant, mi-broyé qu'on aurait sorti d'un boa éventré. En les regardant, je me suis aperçue que tous mes souvenirs, de l'hiver 1941 au printemps 1944, sont teints d'un vert-de-gris opaque, bien que je sache pertinemment qu'il y avait aussi des jours ensoleillés : le même gris qu'Innocenti a su rendre jusques avec ses odeurs étouffantes, ses bruits étouffés.

Et pourtant Rose Blanche n'a pas que des amis. On lui reproche de traumatiser les enfants en leur parlant de guerre et de camps. Comme si la télévision et les journaux n'en parlaient pas, cadavres déchiquetés et mourants affamés entre une annonce de dessert et de lessive. Comme si la violence, voire le sadisme, ne s'étaient pas sur les affiches et les BD, offertes à tous les regards... Erich Kästner, à qui l'on faisait déjà le même reproche (à propos du divorce), disait qu'on semble plus préoccupé à protéger les enfants contre l'écho du mal que contre le mal lui-même. Plus du vaccin que de la maladie, dirais-je ; car le vaccin oblige à regarder le mal en face au lieu d'en détourner le regard. Peut-être en veut-on à Rose Blanche justement à cause de son cri muet qui nous met en cause, nous les voyeurs de catastrophes évitables, les non-assistants à l'humanité en danger, qui nous cachons si commodément derrière des raisonnements économiques, historiques et autres pseudo-scientifiques. Rose Blanche ne raisonne pas : elle agit. Elle dérange. Pas moyen de la laisser seule avec un gosse de son âge (de tout âge, d'ailleurs : ce livre ignore les barrières du temps tout comme son petit personnage ignore interdits, écriteaux et barbelés) sans qu'elle nous le renvoie, devenu écho insistant :

« Pourquoi ? »

Elle oblige au dialogue. Et à un dialogue où l'on est poussé dans ses derniers retranchements. Jusqu'aux questions qu'on n'ose s'avouer, parce que nous nous censurons tous pour pouvoir survivre.

Alors on lui cherche noise, en faisant semblant d'oublier qu'un chef-d'œuvre est un raccourci signifiant qui va à l'essentiel. Ici : l'aveu-

glement volontaire, la lâcheté collective face aux folies sanguinaires du Pouvoir, quel qu'il soit. Car il me semble que ce conte ne parle pas tant de l'Allemagne hitlérienne qu'à travers elle. Ce qui fait tomber aussi le reproche qu'on « n'y comprend rien si l'on ne sait ce qu'était cette guerre-là, ce totalitarisme-là ». Or ce savoir, pour être utile, n'est pas absolument nécessaire pour comprendre Rose Blanche : elle-même n'en « sait » rien non plus. Mais elle est vivante, elle sent ce qu'il faut faire et le fait au péril de sa vie, et le dit avec les mots les plus simples, les plus terre-à-terre. Comme si elle se méfiait des paroles, accaparées par la langue de bois officielle des haut-parleurs et des murs.

Et là, je regrette deux choses : la perte du contrepoint entre le « dit » du récit et celui des murs pour le lecteur qui ne parle pas l'allemand... seulement je ne vois guère comment éviter cette perte. Et le fait que le livre ne soit pas tout entier écrit à la première personne, pour que la petite voix de Rose Blanche nous parvienne, à la fin, comme à travers ce paysage dont elle, et très probablement les enfants du camp, font désormais partie...

On aura compris que j'aime Rose Blanche. Pour elle-même, sa sobriété, sa tendresse, sa petite pervenche qui peut paraître sentimentale en ces temps où l'on semble faire l'amour bien plus qu'on ne le vit. Et aussi pour sa ressemblance avec une jeune fille que j'ai rencontrée une nuit de couvre-feu, vers la même époque où elle rencontra le garçonnet du camion (l'un de mes camarades de classe, peut-être...). Une jeune fille brune en tunique blanche qui devint une amie pour la vie, et qui m'aida à garder une colonne vertébrale : Antigone.

Beatrice Tanaka

Mai 1985

*Un
chef-d'œuvre
est un
raccourci
signifiant
qui va
à l'essentiel.*

